

Blagnac, questions d'histoire **69**

Revue Semestrielle d'histoire locale - mai 2025

Une famille blagnacaise
de monnayeurs
au XVIII^e siècle

p.1

Prosper Ferradou,
un homme
et son château

p.10

Jean Barthet,
un Blagnacais
dans la guerre

p.30

Les origines
du rugby
à Blagnac

p.40



La façade sud du château du Ferradou - photo BHM

Marcel Clouet,
un héros de
la Résistance

Témoignage sur
l'essai nucléaire
Béryl

La droguerie-quincaillerie
Rivals-Bazerque-Pommery

A la découverte
de la briquèterie
Bouyer-Leroux

et plus
encore ...

JEAN BARTHET, un Blagnacais dans la guerre de sa terre aux tranchées

par la classe de 3ème 5 du collège Henri Guillaumet de Blagnac

Jacques, Eléonor, Fares, Nassim, Louane M., Joceline, Anton, Justin, Keliah, Lyna, Rayan, Tessa, Marie, Olivia, Nour, Luis, Nawal, Louane B., Nathan A., Nina, Enrica, Amine, Diego, Hamza, Nathan G., Hugo, Intisar, Ariane, Wissale

*Une partie
des collégiens
de la classe
de 3ème 5
du collège
Guillaumet
de Blagnac*



Cet article est le résultat d'un projet mené par les élèves de la classe de 3ème 5 du collège Guillaumet entre septembre 2024 et janvier 2025 sous la direction de leur professeur d'histoire, Samuel Hedde. Ils ont, dans un premier temps, étudié des lettres de Jean Barthet, soldat pendant la Première Guerre mondiale, en cours d'histoire. Le projet d'écriture de cet article a aussi été l'occasion de s'interroger avec la professeure documentaliste, Mme Meis sur les usages de l'intelligence artificielle pour rédiger des textes. La rencontre avec Mmes Thomas et Lanaspèze de l'association Blagnac Histoire et Mémoire a permis de préciser les attentes d'une revue scientifique et la portée de ce type d'article. Les élèves ont aussi mieux perçu toute la richesse des lettres de Jean Barthet pour écrire l'histoire des hommes et des familles de Blagnac pendant cet épisode tragique. La rédaction de l'article a alors commencé assistée par l'IA, utilisé comme un outil qu'il faut sans cesse corriger dans le but d'obtenir le résultat imaginé. L'article et le contenu iconographique ont ensuite été envoyés à la rédaction de Blagnac Questions d'histoire. A la suite d'une dernière série d'échanges bienveillants, il est possible de proposer cette présentation d'un héros blagnacais de la Première Guerre mondiale : Jean Barthet.

Jean Barthes

à travers ses lettres

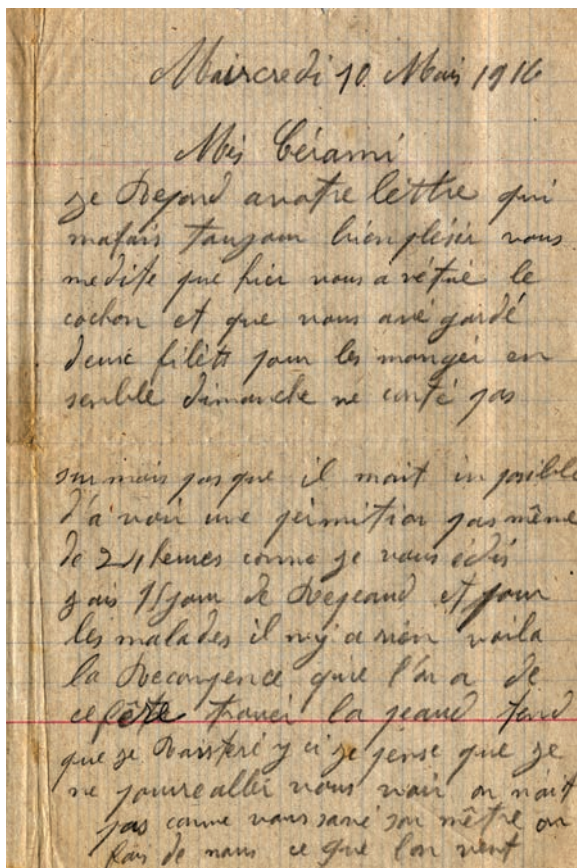
Au travers de la correspondance de Jean Barthes, soldat pendant la Première Guerre mondiale, se dessine le quotidien terrible des poilus. Par ses lettres adressées à sa famille et à ses amis de Blagnac, nous découvrons ses expériences de combattant, ses souffrances et l'évolution de son regard sur la guerre.

HISTOIRE DES LETTRES : UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL

En 2009, les membres de l'association *Blagnac Histoire et Mémoire* ont eu accès grâce à Mme Athès à un très grand nombre de lettres de son grand-père, Marcel Carreyn. Celui-ci était un soldat venu en 1914 du Nord de la France et qui passa à Blagnac avant de rejoindre Marseille avec son régiment pour embarquer vers le front balkanique. Particulièrement bien reçu par la famille Sylvestre, il écrit du front à Mme Sylvestre, institutrice à Toulouse, et à sa fille « Nénette », qu'il épouse après le conflit.

Dans ce corpus, avec les lettres de M. Carreyn, se trouvaient d'autres lettres écrites et signées par Jean Barthes. Né en 1879, Jean Barthes est un paysan de Blagnac, marié à Adèle Boniface à Blagnac en 1907 et père d'Antonin en 1909. Jean Barthes travaillait aussi comme ouvrier agricole chez les Sylvestre dont il gérait la propriété. Les lettres nous montrent qu'il y avait une profonde sympathie entre les deux familles et que les lettres de l'un ont été conservées au même titre que celles envoyées par l'autre. Ces lettres ont été écrites il y a plus de cent ans et nous sont parvenues grâce aux soins de cette famille.

La lecture et l'analyse de ces lettres s'est révélée complexe. L'écriture de Jean Barthes est difficilement lisible. Il écrivait dans des conditions très contraignantes, au front. Cependant, on peut aussi imaginer en observant son orthographe que Barthes avait rapidement quitté l'école et écrivait peu comme beaucoup de paysans du début du XX^e s. On observe beaucoup de fautes et Jean Barthes écrivait un peu comme il parlait. Cela n'enlève pourtant rien à l'intelligence dont il fait preuve dans le regard qu'il porte sur la guerre depuis le front.



Fonds
Marcel Carreyn
collection famille
Sylvestre

M^e-selle Jeanne
 Sylvestre à Blagnac
 par Toulouse
 H^e-Garonne
 en voi du soldat Bartlet
 du 130^{me} Casteljaloux

Fonds
 Marcel Carreyn
 collection famille
 Sylvestre

**CORRESPONDANCE
 DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE**
 CARTE EN FRANCHISE



Expéditeur :
 Nom et prénoms : *Sylvestre*
 Grade : *capitaine*
 Régiment ou Service : *130^{me}*
 Compagnie, Escadron, Bataillon, Section, etc.)
 Secteur postal n° :
 (Les indications ci-dessus sont à reproduire dans l'adresse de la réponse.)

Adresse :
*M^{me} Bartlet à
 Blagnac par
 Toulouse H^e-Garonne*



JEAN BARTHET ET LES SOLDATS BLAGNACAIS MOBILISÉS DE 1914 À 1918

Blagnac, comme toutes les communes de France, est concernée par la Première Guerre mondiale. Trois cents hommes du village ont été mobilisés pour le conflit. Ils ont été incorporés dans différents régiments comme le 14^e et le 83^e régiment d'infanterie, le 23^e régiment d'artillerie lourde de campagne qui avaient leur garnison à Toulouse. Jean Barthet est, pour sa part, intégré dans le 133^e régiment d'infanterie. Jean Barthet effectue son service militaire de 1900 à 1902. Il est déclaré apte au service armé en octobre 1914. En mars 1915, il est rappelé et incorporé à Marmande. Il rejoint le front en avril 1915, à 36 ans, dans le secteur de Verdun. Soixante-treize soldats Blagnacais ont perdu la vie pendant le conflit, le monument aux morts en témoigne. Seize Blagnacais furent faits prisonniers par les Allemands dont la moitié en 1918 et 75 furent blessés.

JEAN BARTHET AU FRONT : COMBAT ET SURVIE

Dans les lettres envoyées à ses proches, Barthet évoque la réalité brutale de la guerre, particulièrement marquée par les combats incessants. Il décrit les offensives auxquelles il participe, notamment aux Épargnes : « *Voilà déjà huit jours qu'une bataille a commencé... on a commencé à savoir qu'il y a 1500 blessés... pour prendre 200 mètres de terrain* » (lettre du 26 juin 1915). Il dépeint aussi la dureté des combats où la vie ne tient qu'à un fil et les corps s'accumulent sans cesse, suspendus aux barbelés : « *Nous avons encore pendu au fil de fer des boches quelques cadavres qui sont là à moitié pourris* » (lettre du 26 juin 1915). Il exprime sa tristesse en annonçant le décès d'un camarade dans une lettre du 18 juillet 1915 « *Si je ne vous ai pas parlé du pauvre Jean Heuillet, c'était pour ne pas vous faire de peine, je ne pensais pas que vous le saviez.* » Peut-être parle-t-il plutôt de François Heuillet, mort à 20 ans à Perthes-les-Hurlus le 3 juin 1915.

Les soldats font face à la menace constante des bombardements. Le 5 mars 1918, Barthet relate une nuit de bombardement intense : « *Un grand bombardement s'est déclenché... Nous sommes restés dans un coin de tranchée... Il n'y avait pas d'abri où nous étions... Après une demi-heure, ça s'est calmé et nous avons pu continuer notre travail* ». Ces moments de peur extrême, où la vie de chaque soldat est suspendue aux sifflements d'obus, sont fréquents. Il n'hésite pas à exprimer sa peur dans la même lettre du 5 mars 1918 « *Vous pouvez croire que nous n'en menions pas large malgré qu'il y a longtemps que l'on entend cette musique.* » L'horreur de la guerre se manifeste aussi par l'usage des gaz toxiques, comme le gaz moutarde, redoutés des soldats. Barthet raconte : « *Les boches nous ont lancé des gaz toute une journée* » et mentionne la chance d'un vent favorable ayant dissipé les émanations dangereuses (sans date). Entre les explosions d'obus, le bruit constant et l'angoisse des attaques, les soldats doivent apprendre à vivre avec une tension qui les use physiquement et mentalement.

La vie quotidienne dans les tranchées est tout aussi éprouvante. Barthet raconte l'inconfort permanent, le manque d'hygiène et l'omniprésence des poux et des rats. Dans une lettre du 28 juillet 1916, il décrit la tourmente infligée par les rongeurs et les poux : « *Sitôt la lumière éteinte, c'est les rats, les souris qui galopent... Puis, après, viennent les poux.* » Les conditions météorologiques n'épargnent pas les soldats, et les intempéries rendent le quotidien encore plus difficile. Ainsi, dans sa lettre du 9 octobre 1915, Barthet raconte les nuits glaciales passées à plat ventre devant les lignes ennemies. Dans une lettre du 16 janvier 1918, il écrit : « *Nous avons de nouveau de la boue jusqu'aux oreilles... Nous avons couché dans un abri par terre, où il n'y a que de*

vous craignez que l'on fera
 non bien non moi je ne le craignais en
 core au jour d'hui un camarade qui
 m'a bien le permission m'a dit qu'il y a deux
 voisins de lui que ces parents se vaient
 de recevoir le mortuaire que ces filles
 était noyée a la travière pour ce
 lantique que le bateau a vait te que
 par les hordes noyée en j'en combien il a
 ra ut a rec ses deu de noyée et sans
 Gouter ceuse que l'on ne sait pas
 la guerre jour le moment est comme
 si elle n'estait pas commencé on n'a
 rien vu ça le danger les hordes vont
 non faire tout au fond de leur ou du
 main une grande partie au jour d'hui
 j'ai une un article sur le petit
 permission parlent de fousse et des
 au viron que tout le monde travaille
 de bon cœur et que tout est bien

Mardi 22 Février 1917
 Mes Chéri
 Je vien de recevoir votre carte qui
 m'a fait comme toujours bien plaisir et au quel
 vous m'avez dit que vous n'avez pas en honneur
 il en est moi de même pour moi non saime
 toujours en core même par tel que commence
 de m'attendre un peu de l'air de la fatigue que
 ça va sur moi ce n'est pas tout que l'on
 non laisse de jouer un peu mais je crois que ce
 ne va pas être pour longtemps en dis que nous
 allons recevoir après de moi je ne suis si sûr
 mais on peut se puis moi dire que au jour
 d'hui je passer comme jour de carnaval a
 l'autre enier qui est que ce n'est pas a le même
 date mais ce n'est la jour de carnaval que
 je souhaite a rétro un et je n'aurais pas
 en de le dépasser a la guerre j'est vrai
 que il n'est pas pour moi aussi mauvais
 que l'ancien mais il n'est pas bien
 ...

Stichtun adresse
**Kriegs-Gefangenen - Stammlager
 Limburg a/L.**

**Kriegsgefangenen-
 Sendung**

Name des Absenders Barthet

Monsieur et
 Madame

Sylvestre a

Blagnac

Toulouse

Haute Garonne

France

Absendung
 25. 9. 18
 P. P. Limburg
 a/L.

Lieu de destination
 (Bestimmungsort)

Arrondissement (France)

Département (France)

Province (Belgique)

Pays (Land)

Name des Absenders Barthet

Jean 314^{me} Infanterie

Persönliche Nummer 1146

Nummer des Filiallagers 1547

« Je ne sais si c'est en l'honneur du
 carnaval, la musique du régiment ce soir à
 la rentrée de l'exercice avant la soupe du
 soir nous a joué 4 morceaux et je vous
 assure que s'il y en a qu'il leur fasse plaisir,
 ce n'est pas à moi... parce que pour moi
 d'entendre la musique à présent, au temps
 où nous sommes et de savoir qu'il y a des
 mères ou pères qui sont en train de pleurer
 et d'autres qui se font tuer, je dis que nous
 avons tous perdu la tête; je pense que l'on
 devient fou sur la terre. »

Dimanche 11 Septembre Mes Chéri je vien
 vous dire que je suis toujours en bonne santé et je pense que
 ma lettre vous en donnera de même a tous il me
 tarde bien de recevoir quelque petite nouvelle de Blagnac
 l'autre jour j'étais dans le camp un prisonnier qui
 était de Toulouse on a causé la soirée ensemble et il m'a
 dit que la maison Prulliac donnait beaucoup au comité
 vous pourriez m'envoyer a Madame Lurent si je ne
 pourrais rien obtenir de quelque comité en fin je
 prend ce cœur de tout ceux qui peuvent m'aider
 voigner cordialement poignée de main et vous en
 braise a tous Barthet

Fonds
 Marcel Carreyn
 collection famille
 Sylvestre

l'eau et de la boue ». La pluie et l'humidité rendent presque impossible de se reposer ou de se réchauffer, ce qui conduit de nombreux soldats à contracter des maladies, notamment des infections respiratoires ou des gelures. A la fin de l'hiver 1917, Jean Barthes raconte à ses proches : « *Malgré le froid que j'endure aux pieds, je suis toujours en bonne santé ; [...] ; il y en a beaucoup qui ont les pieds gelés.* » (lettre du 17 mars 1917).

Les nuits sont également difficiles, Jean Barthes n'a pas la possibilité de se reposer. Ses missions se déroulent la nuit : « *Je suis toujours au même boulot ; comme je vous ai déjà dit nous mangeons la soupe à 3 h et l'on part à 4 h afin d'être en ligne, monter notre matériel à la nuit ; nous avons à peu près deux heures bien dangereuses parce que, avec nos mulets attelés aux wagonnets nous allons jusqu'à 300 à 400 m des lignes boches et il arrive que les Boches nous entendent et ils nous bombardent ; depuis que je monte nous avons été bombardés deux fois et je vous assure que, avec nos mulets, ce n'est pas commode parce qu'ils sont comme nous, ils ont peur de ce qui fait mal.* » (lettre du 26 mars 1918). Même dans ce rôle de ravitaillement, le danger reste omniprésent.

Les conditions de combat augmentent également les risques de blessures, comme Barthes l'a lui-même vécu à plusieurs reprises. En mars 1916, lors de la bataille du « Bois Bourru » près de Verdun, il est blessé une première fois. Dans une lettre du 2 avril 1916, écrite depuis l'hôpital de Montargis, il raconte : « *Nous avons été relevés par les tirailleurs algériens et c'est au moment de la relève qu'une marmite [obus] tomba au milieu de la section, la moitié vola en l'air...* ». Barthes survit à cet épisode, mais il est sérieusement blessé et doit être évacué. Ce n'est pas la dernière fois qu'il se retrouve en mauvaise posture. En juillet 1916, il est à nouveau évacué pour des problèmes oculaires causés par une explosion, et en mars 1917, il est blessé à l'œil droit par un éclat de torpille. Ces blessures, souvent graves, réduisent ses capacités mais ne l'empêchent pas d'être renvoyé au front après une courte période de récupération. Dans la lettre du 7 mai 1917, il écrit : « *Je n'ai pas assez la chance d'être assez amoché pour ne pas revenir à l'enfer ; enfin, c'est toujours autant de passé [...]* »

Le 15 juillet 1918, Jean Barthes est fait prisonnier au château de Vandières. Il écrit à ses amis pour demander de l'aide. Extrait de la lettre envoyée : « *L'autre jour, j'ai trouvé dans le camp un prisonnier qui était de Toulouse. On a causé la soirée ensemble et il m'a dit que la maison Paulliac donnait beaucoup au comité. Vous pourriez demander à Mme Surent si je ne pourrais rien obtenir de quelque comité. Enfin, je prends secours de tous ceux qui peuvent m'en envoyer.* »

LES RELATIONS AVEC L'ARRIÈRE : DES LIENS MAINTENUS AVEC BLAGNAC

Malgré la distance, les lettres de Barthes témoignent d'une grande préoccupation pour ses proches restés à Blagnac et en particulier ses patrons, les Sylvestre. Il leur envoie des instructions pour l'exploitation de la ferme et surveille attentivement les travaux agricoles. Dans une lettre du 28 juillet 1915, il conseille ses amis sur les semences en fonction de la météo : « *Préparez-vous, que lorsque le temps le permettra, si c'est prêt, que vous puissiez les semer.* » Barthes montre ainsi que, même au front, il n'oublie pas ses responsabilités familiales et agricoles.

Les fêtes revêtent une signification particulière pour les soldats. Les écrits de Barthes révèlent les conditions dans lesquelles lui et ses camarades les célèbrent. À Noël 1915, il a vécu la veillée au milieu des bombardements. « *Enfin, voici la Noël passée ; je vous assure que le soir de la messe de minuit, nous avons eu une sonnerie de cloches pas ordinaire ; vers 10h me trouvant en sentinelle à la sape, poste avancé vers les lignes boches, un bombardement a commencé par les nôtres... et puis les boches ont riposté* » puis

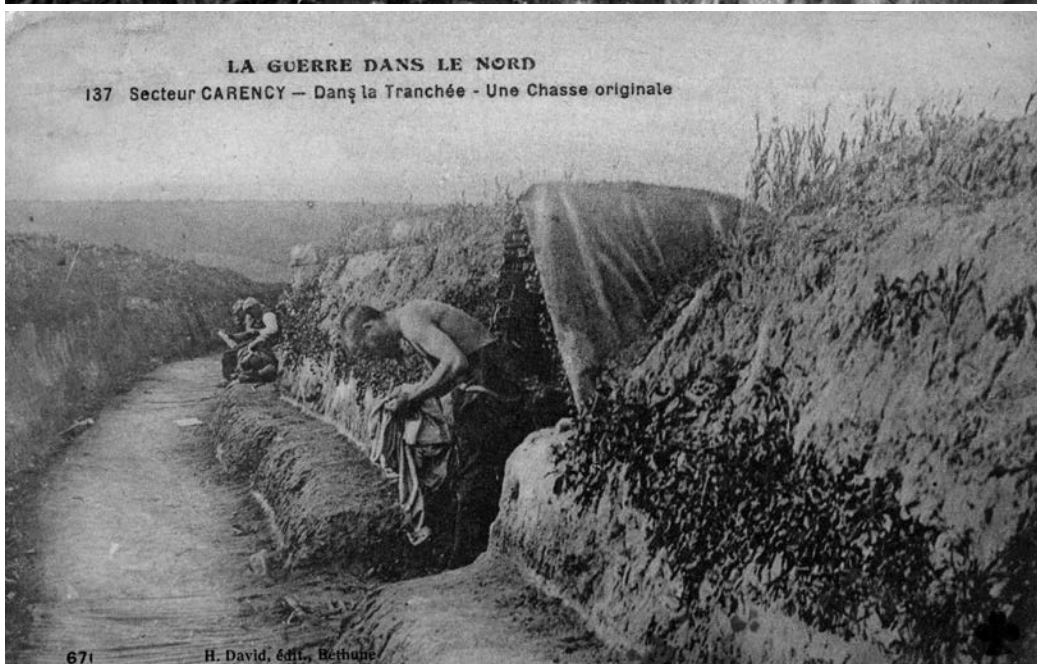
*Campagne 1914-1917.
Concert dans la tranchée.
Carte photographique.
Coll. BDIC
Source :
Collections Bibliothèque
de Documentation
Internationale
Contemporaine (BDIC)
Droits : Domaine public*



*L'approvisionnement
en vin.
Archives privées
Francis et Luce Teisseire -
Exposition
Blagnac dans la guerre
(1915)*



*La chasse aux poux,
Archives privées
Francis et Luce Teisseire -
Exposition Blagnac
dans la guerre (1915)*



« Je crois que la fin de l'année va s'ensuivre et l'année va être bien commencée ». (lettre du 26 décembre 1915). Il écrit le premier janvier 1917 pour relater son réveillon : « Le patelin où je suis depuis que je suis arrivé et où on croyait passer un bon premier de l'an parce que là on trouvait à peu près de tout. Nous avons convenu de faire un bon dessert mais il n'en a pas été ainsi. » Ses vœux de bonne année apparaissent désabusés : « Pour un jour de l'an c'est bien triste ! Il faut espérer que l'année prochaine, on le passera mieux. Bon commencement : le canon tonne dur ! Bien le bonjour à la famille André et bonne année. »

Les colis envoyés par la famille apportent un réconfort matériel et émotionnel aux soldats. Le 2 décembre 1915, Barthet exprime sa reconnaissance pour les colis reçus, mais fait aussi part de la difficulté de les partager équitablement : « Ne dépensez pas à m'envoyer du vin parce que c'est trop peu entre tous... Il nous en faudrait une barrique pour nous contenter à tous ». Le vin, ou « pinard », est un élément central du quotidien des poilus, un rare moment de plaisir dans un environnement où les privations sont nombreuses. Jean Barthet décrit également avec humour comment les colis contiennent parfois des objets inattendus, comme des limes qu'il utilise lors de son temps libre, pour confectionner des bagues et d'autres souvenirs à partir d'éclats d'obus. Ces petits objets, fabriqués dans les tranchées, sont des liens matériels entre les soldats et leurs proches.

Les permissions tant espérées sont rares et difficiles à obtenir. Dans une lettre du 17 mars 1917, il se plaint de ne pas avoir eu la chance de retourner chez lui : « Lui ne manque pas d'aller chaque trois mois en permission, mais moi, je ne crois pas encore y aller ». Ces moments de répit, bien que précieux, sont souvent inaccessibles à cause des besoins constants au front, ce qui accentue le sentiment d'isolement et d'injustice. Quelques jours plus tard, il évoque ses retrouvailles espérées avec ses amis : « Je pense être chez nous d'ici 4 ou 5 jours » (1^{er} avril 1917). Malheureusement, même s'il obtenait une permission, il n'aurait pas le temps nécessaire pour retourner à Blagnac, le front étant trop au nord de la France.

Enfin, Barthet n'est pas dupe de la désinformation que subissent les familles restées à l'arrière. Il critique ouvertement les journaux qui relatent une vision enjolivée du conflit. Dès le 26 juin 1915, il écrit : « Voici ce qui s'est un peu passé à l'endroit où je suis et cela n'est pas des blagues de journaux ». Une distance entre les poilus et l'arrière apparaît petit à petit. Dans une lettre du 22 février 1917, il affirme : « Vous autres, on vous bourre le crâne et vous voyez tout en rose ; croyez que ce n'est pas vrai tout ce que l'on vous dit », indiquant ainsi à sa famille la véritable dangerosité de la guerre.

UN ÉTAT D'ESPRIT ENTRE RÉSIGNATION, ESPOIR ET AMERTUME

La camaraderie dans les tranchées est à l'origine des rares passages dans lesquels Jean Barthet semble éprouver de la joie. Elle contribue à faire tenir les soldats dans cet enfer. Barthet écrit dans une lettre du 8 décembre 1915 : « Nous sommes comme les matelots quand il y a 6 mois qu'ils n'ont pas vu terre ; il nous semble que nous ne sommes plus en guerre ; on ne fait que chanter et s'amuser ; on ne dirait pas des hommes de notre âge » et plus loin quand il raconte une soirée de détente loin de la première ligne « Je les amuse pour ma part ; c'est toujours Barthet que l'on demande pour mettre en train ; hier au soir, nous nous sommes bien amusés ; nous avons dansé et d'autres récité quelque petit monologue ; moi, je leur fais le charlatan et c'était moi qui était le musicien ; je me suis fait une flûte avec un fourreau de baïonnette ». Début 1917, il est heureux d'avoir retrouvé un camarade et ne manque pas de le faire savoir à ses proches : « Hier matin, à notre réveil, on a été désigné pour aller faire des travaux de baraquement, tout près des baraques où nous étions la première fois ; ça fait que notre projet d'aller faire un bon repas a été foutu

mais je suis content parce que le camarade Cancel m'a suivi et qu'il vous envoie le bonjour à tous. » (lettre du 1^{er} janvier 1917). Ou encore quelques jours après, le 28 janvier 1917 : *« Aussi cet après-midi dimanche avec le camarade Cancel et un autre nous sommes allés à un village voisin pour pouvoir avant de monter en ligne boire quelque litre »*.

Mais comme beaucoup de soldats, Barthet est hanté par le « cafard », ce sentiment de tristesse et de dépression qui le poursuit. Dans la lettre écrite le 1^{er} mai 1918, il se laisse aller à exprimer sa frustration : *« Je suis dégoûté de cette vie, le cafard ne me quitte pas... ce n'est plus une vie ! »*.

Il se décrit comme « un criminel » condamné à vivre une vie sauvage loin de ses proches. Le 9 octobre 1915, Jean Barthet écrit : *« À présent, nous sommes pires que des bandits ; on nous donne à chacun un gros couteau comme pour tuer les cochons, c'est un peu plus fort que moi de voir que nous revenons comme les autrefois ; moi, si jamais je sors de la tranchée, je crois que je le foutrai en l'air ; il me semble qu'on en a assez d'une baïonnette et d'un fusil, que ça ne fait pas aussi barbare. »*

Au fil des mois, il développe un ressentiment croissant envers ceux qui échappent aux dangers du front et les profiteurs qui tirent avantage de la guerre. Les « planqués », ces soldats ou civils qui parviennent à éviter le front, sont régulièrement la cible de ses critiques. Dans une lettre du 26 décembre 1915, il écrit amèrement : *« Ce qui nous inquiète et nous impatiente, c'est de voir que nous en avons beaucoup qui ne font pas leur part de défendre notre pays et qui ne viendront jamais voir ce que souffre le pauvre poilu à la tranchée »*. Ce sentiment d'injustice, partagé par de nombreux soldats, s'intensifie à mesure que la guerre s'éternise et que certains parviennent à se protéger des horreurs du front.

Barthet se montre également critique envers ceux qui profitent de la guerre pour s'enrichir, au détriment des soldats. Il relate plusieurs fois dans ses lettres les prix exorbitants pratiqués dans les villages proches du front. Le 28 janvier 1917, il décrit une sortie pour boire un verre avant de remonter en ligne : *« Nous avons commandé un litre de vin chaud puis un paquet de biscuits et un café... ça nous a coûté 6 francs 10 ; voyez un peu comme l'on nous étrille. C'est une honte, ce que l'on fait payer au poilu »*. Cette exploitation des soldats par certains commerçants locaux renforce son sentiment de trahison par l'arrière, un thème présent à plusieurs reprises dans ses lettres.

À travers ses lettres, Barthet développe rapidement une vision désillusionnée de la guerre. Ce qui, au départ, pouvait être perçu comme un devoir patriotique, devient progressivement une « grande boucherie ». Cette désillusion est un sentiment partagé par de nombreux soldats, qui, comme Barthet, subissent les horreurs du front sans comprendre l'issue du conflit.

Barthet critique également la gestion militaire de la guerre, notamment le manque d'efficacité des armées alliées. Dans une lettre non datée, il raconte un incident où un avion ennemi a détruit un ballon d'observation français sans être intercepté : *« Je leur ai dit qu'ils ne tueraient pas un âne dans un corridor... Ça m'a fait quelque chose quand j'ai vu que l'on avait laissé passer le boche sans le descendre »*.

Jean Barthet critique les offensives décidées par les officiers qui sont extrêmement meurtrières et qui ne servent à rien. Dans une lettre du 23 janvier 1917, il ne dissimule pas sa colère : *« Je me fous du tiers comme du quart, je vois qu'à présent il faut le prendre comme c'est ; on est sacrifié pour s'en foutre la peau, si l'on s'en va on s'en sortira, si l'on doit y crever, on y crevera ; je croyais que ça allait bientôt finir mais je vois qu'à présent, ça n'a pas envie de finir, qu'il faut de l'écrabouillage encore ; je crois qu'il s'en passera de rudes »*. Le 1^{er} mai 1918, il exprime à nouveau sa frustration face à l'échec des alliés à mettre fin à cette guerre interminable. Il utilise pour cela l'occitan en pensant échapper à la censure du service postal des armées : *« Je ne terminerai pas ma lettre, il ne faut pas que je commence, je sens que je me mets en colère en vous écrivant si je voulais »*.

vous dire tout ce que je pense, il y en aurait un livre ! [...] Quino bando de brigans ; qué fa tua tan de moundé. La terra de França es pas que un cimentere que fan les américains et les anglises [traduction : Quelle bande de brigands ; qui fait tuer tant de monde. La terre de France n'est qu'un cimetière : que font les Américains et les Anglais ?]

CONCLUSION

Les lettres de Jean Barthes offrent une perspective humaine sur la Première Guerre mondiale. À travers ses mots, c'est toute l'horreur de la guerre des tranchées qui apparaît, ainsi que la résilience d'un soldat poilu face à des épreuves extrêmes. Barthes symbolise la dure réalité de ceux qui, loin des regards, ont enduré les pires souffrances en espérant la paix. Ses lettres, précieuses archives du passé, témoignent du courage de ceux qui ont été les héros méconnus de cette « grande boucherie ».

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

- Lettres de Jean Barthes, collection personnelle de la famille Sylvestre
- *Blagnac, questions d'histoire*, Les Blagnacais pendant la Grande Guerre 1918-2008, numéro spécial décembre 2008 et les revues n° 37, 38, 39
- Monique Lanaspèze (de l'association Blagnac Histoire et Mémoire), témoignage.
- OpenAI. Exploration des stratégies de citation pour les articles scientifiques rédigés avec l'IA, ChatGPT, version 4. OpenAI. 2024.
- Wikimedia commons

ChatGPT a été utilisé comme outil d'assistance, mais pas comme auteur principal